



Kyanjin Gumba (4000 m), le dernier village de la vallée du Langtang ; depuis l'avalanche du 25 avril 2015, y poussent, dans les champs de pommes de terre et d'orge, une cinquantaine d'hôtels

GUIDE DE TREK

UN AVENIR PAS SI ROSE

Quatre ans et sept mois après le tremblement de terre qui a secoué le Népal, le pays ne retrouve pas l'afflux de touristes qu'il connaissait depuis la fin de la guerre civile, en 2006. Quel est l'avenir du trek au Népal ? Comment le perçoit Kamal Lama Ghising ? En marchant dans la vallée de Langtang, dévastée par la catastrophe du 25 avril 2015, Kamal nous parle de l'évolution de son métier.

COMMENT ES-TU DEvenu GUIDE DE TREKS ?

Je suis né dans le village de Temal, en moyenne montagne, à 75 km à l'est de Katmandou. Mon père, militaire de l'armée indienne, voulait que chacun de ses sept enfants reçoive une bonne éducation. Lui-même savait à peine lire. Il ne pouvait pas assurer une telle charge, même s'il recevait ce qu'on appelle au Népal « un bon salaire » (300 euros par mois).

J'aimais la nature, la marche m'était naturelle – je ne faisais pas moins de deux heures de marche, six jours par semaine, pour aller à l'école –, les échanges entre cultures me passionnaient. Guider des treks offrait tous ces attraits.

À dix-sept ans, en 1997, je m'engage comme porteur, puis comme cuisinier et assistant-guide. Je peux ainsi continuer mes études à l'université, et payer mes cours d'anglais et de français à l'Alliance française. Contrairement aux Anglais et aux Américains, les Français ont continué à venir au Népal pendant la guerre civile (1996-2006). Je me



Kusun Nepali, 27 ans, est née dans un village proche des Annapurnas, dans lequel ses parents font de l'agriculture de survie. Elle a reçu son diplôme « guide de trek » en 2016 après une formation gratuite, donnée par le 3 Sisters Adventure Trekking à Pokhara, destiné aux jeunes femmes issues d'un milieu social défavorisé

suis fait de nombreux amis dans les pays francophones, approfondissant ainsi mes connaissances de vos langue et culture. En 2006, j'ai obtenu mes certificats de guide de trek et de haute montagne. Depuis, je n'ai pas cessé d'exercer ce métier. La plupart de mes clients sont français, belges, ou suisses. Il y a trois ans, avec deux Népalais, nous avons créé notre propre agence. Nous avons la particularité de nous adapter aux désirs et possibilités physiques de nos clients, de faire du sur-mesure dans tous les massifs du Népal. Dans le Langtang, que j'aime beaucoup, j'y vais au moins deux fois par an depuis plus de vingt ans !

POURQUOI APPRÉCIES-TU CE MASSIF ?

Bien que proche de Katmandou (150 km mais six heures de jeep, normalement !), le Langtang est moins fréquenté par les touristes que la vallée de l'Everest ou du Manaslu. La faune et la flore sont très diversifiées. En trois jours, on passe de la jungle, avec les pandas et les perroquets, à la haute montagne, avec le léopard des neiges, l'ours brun. La vie paysanne est encore très présente, notamment avec des éleveurs de yaks, qui se sont organisés pour monter une fromagerie. Le mélange des cultures tamang et tibétaine est très intéressant, avec ses particularités rituelles au sein de la religion bouddhiste. Le séisme du 25 avril 2015 qui, sous le sommet du Langtang Lirung (7227 m), provoqua une avalanche de glace et de rochers terriblement meurtrière – 853 personnes périrent en quelques secondes – est à l'origine de bien des changements dans la vallée.

LESQUELS ?

Encore aujourd'hui, on peut voir quantité d'arbres arrachés par le souffle de l'avalanche. Passer sur les blocs de pierre, eux-mêmes posés sur des blocs de glace, qui recouvrent l'ex-village de Langtang est impressionnant, et très émouvant. Les 4 500 habitants de cette vallée longue de 35 km ont tous au moins un proche ou un ami disparu. À l'exemple de ce couple chez qui nous logerons à Kyanjin Gumba. Ils ont perdu leur fille, leur gendre et leurs trois petits-enfants. À l'exemple de cet homme, à Mundu, chez qui nous déjeunerons demain, qui n'a plus ses parents ni sa femme ni sa fille. La plupart des familles sont restées dans la vallée ; elles font preuve d'une vitalité étonnante en reconstruisant de nouvelles maisons dont elles font des guesthouses. Dans le village de Thulo Syabru (474 habitants), touché par le tremblement de terre, une vingtaine de lodges se sont créées. Certains villageois ont reçu des aides de sponsors étrangers ; d'autres, qui n'avaient pas de contacts, n'ont rien reçu. C'est à celui qui a la maison la plus haute, le plus grand nombre de chambres ! D'où des relations tendues, et de nouvelles fortes inégalités dans tous les villages. À noter que le gouvernement n'a apporté aucun soutien, si ce n'est d'implanter une turbine électrique à Kyanjin Gumba, amenant ainsi l'électricité jusqu'à Mundu cette année. Je doute que toutes ces nouvelles guesthouses arrivent à survivre avec une telle concurrence.

C'EST VRAI , NOUS CROISONS PEU DE MONDE EN CETTE PÉRIODE (1-15 NOVEMBRE), LES GUESTHOUSES SONT PEU REMPLIES. EN 2018, C'ÉTAIT PAREIL ?

À partir du 15 novembre, il est normal qu'il y ait moins de trekkeurs, c'est la fin de la saison. En 2018, il y avait plus de marcheurs dans le Langtang, mais le même phénomène est observé dans les autres vallées : globalement, le nombre de touristes stagne, voire décroît cette année, sauf dans la vallée de l'Everest.

QUE PENSES-TU DE L'AVENIR DU TREKKING AU NÉPAL ?

Trois choses changent la donne, et ne me rendent pas optimiste. D'une part, les motivations du trekkeur changent. Il a moins de temps, et semble avoir moins d'argent. Il souhaite des treks courts, les moins chers possibles. La concurrence entre agences devient féroce : il y a plus d'un millier d'agences de treks à Katmandou et Pokhara. Cela devient difficile



Kamal recommande deux périodes pour réaliser des treks : en automne, d'octobre à novembre, quand il ne pleut plus, et au printemps, de mars à mai, avec ses floraisons abondantes et diverses

d'avoir des clients, notamment pour les jeunes. Avec vingt ans de métier, je suis moins concerné.

D'autre part, le changement climatique est très perceptible dans l'Himalaya. Les glissements de terrains, les chutes de pierres, les variations brusques de météo sont beaucoup plus fréquents, et rendent le métier plus dangereux.

Finalement, la multiplication de nouvelles pistes – qui peut avoir du bon pour désenclaver les villages – complique les itinéraires et les réduit souvent en termes de temps. Par exemple, avant 2013, le tour des Annapurna se réalisait en vingt-et-un jours (300 km). On le boucle maintenant en deux semaines, en zigzaguant. Le métier de cuisinier ou de pâtissier a plus d'avenir pour les jeunes que celui de guide ! Moi-même, dans une dizaine d'années, quand mes articulations seront fatiguées, j'envisage de me reconvertir dans l'accueil touristique en ouvrant une guesthouse dans une maison que je suis en train de construire dans mon village.

CRÉER DE NOUVEAUX ITINÉRAIRES, DE NOUVEAUX CHEMINS DOIT ÊTRE POSSIBLE DANS CES VASTES ESPACES MONTAGNARDS, QU'EN PENSES-TU ?

Oui, bien sûr, il y a de la place. Mais la création de nouveaux chemins demande de l'argent, notamment pour les sécuriser. Parfois, il y a un peu de sous qui vient de l'étranger, comme ce chemin que tu as fait entre Shyphru et Thulo Syabru, qui a été très abimé par le tremblement de terre : le ministère allemand de la Coopération a versé huit cents euros. Il faudrait que les tours opérateurs et le syndicat de guides de trekking se rassemblent pour évoquer cette question et faire pression sur le gouvernement. Mais ce n'est pas à l'ordre du jour ! En attendant, j'invente pour mes clients de nouveaux itinéraires qui combinent par exemple trek et jeep. Et cela me passionne !

Propos recueillis par Cécile Koehler



Comme beaucoup de femmes tenancières d'une guesthouse, Tshering Tamang gère seule son auberge, Tibet Guest House, tandis que son mari garde les yaks, plus haut dans la vallée.



Senin (59 ans) et Mingalmu (53 ans) ont perdu leur fille, leur gendre et leurs trois petits-enfants sous l'avalanche d'avril 2015. Le couple trouve assez d'énergie pour construire une nouvelle guesthouse, Everest Hotel, à Kyanjin Gumba (4000 m)